

Alain Petre

Les cent doigts du professeur Saint-Lu

Lorsque Jean-Marie Saint-Lu a proposé, en février 1995, de rassembler des étudiants et anciens étudiants du Centre européen de traduction littéraire de Bruxelles (CETL) pour traduire un texte dans sa totalité, lequel, de surcroît, serait publié, le projet nous parut séduisant. Sa réalisation constituerait un prolongement et un aboutissement de la philosophie du CETL. Les séminaires-ateliers organisés par Françoise Wuilmart apportent à ceux qui y participent des expériences fort riches. Non seulement l'on s'y frotte à des sensibilités et à des approches du métier de traduire aussi variées qu'il y a de traducteurs invités, mais encore on se donne le luxe du temps disponible, de l'absence de délais et des autres contraintes de la vie professionnelle « réelle » ; paradoxalement, le CETL, dont la vocation est de former des traducteurs littéraires, les place dans des conditions qui font – parfois cruellement – défaut dans l'exercice du métier. On s'exerce en groupe à une activité censée être menée plus tard en solitaire. Or, peu à peu, beaucoup ont observé une chose curieuse : les conditions mêmes de l'apprentissage révèlent certaines possibilités insoupçonnées, on s'aperçoit par exemple que la solitude du traducteur n'est pas un *fatum*, qu'on peut traduire à dix mains, voire plus.

Nous reçûmes le texte (*El caso del escritor desleído* de Juan Marsé) en juin 1995, lors d'une réunion chez Françoise Wuilmart, avec mission de le traduire pour la fin août. Soixante pages pour dix personnes réparties en cinq groupes de deux. Comme cette réunion se déroulait – faut-il le préciser – autour d'une table bien garnie, on débita le texte en même temps que les chorizos et, ceux-ci mangés, chacun repartit avec sa tranche de texte espagnol dans son emballage de papier photocopié (avec l'accord de l'auteur).

On pouvait cependant avoir quelques appréhensions légitimes. Nous nous donnions rendez-vous à la fin août pour passer ensemble quatre journées dans une maison de Hollande et y mettre au point une version définitive du texte français de Juan Marsé. En comptant large et en admettant que l'on travaillerait dix heures par jour, en forçats, cela nous donnait quarante heures pour soixante pages, soit environ quarante-cinq minutes par page. Or, quiconque a fréquenté le CETL connaît le luxe évoqué plus haut et a probablement goûté aux munificentes largesses du temps disponible qui permet de passer parfois trois heures d'affilée sur une demi-page, à peser, tels des joaillers, le moindre carat de sème, à scruter au compte-fil la teneur du plus petit vocable, afin de ne pas transformer en plomb l'or des textes originaux sur lesquels on est penché. À ce rythme-là, pouvait-on craindre, quatre jours nous permettraient seulement de traduire une quinzaine de pages, peut-être vingt si les mânes de la profession nous aidaient, mais jamais soixante.

La perspective de voir publiée notre traduction de la nouvelle de Juan Marsé donnait au tas d'apprentis-sorciers que nous étions la prétention de viser un bel alliage dans l'échelle des métaux. Encore restait-il, pour condenser les efforts et les propositions de dix personnes en un texte unique, cohérent et harmonieux, à traverser des heures de palabres, d'argumentations et, qui sait, de bagarres, à propos du moindre terme, de chaque proposition syntaxique, de l'opportunité d'un point-virgule ou d'un subjonctif plus-que-parfait.

On se retrouva donc, fin août 1995, dans le hameau de Castelré, en pleine campagne, entre vaches belges et cochons hollandais. Chacun arriva avec plus de vins que de dictionnaires, ce qui augura dès le premier soir que ce séjour ne se déroulerait ni dans la sécheresse ni dans l'austérité. Soulignons d'emblée que nous ne nous livrâmes pas pour autant, en hispanistes, à une bacchanale goyesque ; au dam des pessimistes, les dictionnaires furent ouverts plus souvent qu'il n'y eut de bouteilles débouchées. Le travail en groupe fut extrêmement actif, sous la direction expérimentée de Jean-Marie Saint-Lu, mais aussi sous sa houlette, en l'espèce un tape-mouche tous usages rappelant à l'ordre et au sérieux aussi bien les mouches – campagne oblige – que le chaton joueur ou les dix traducteurs assis autour de la longue table. Régulièrement se produisait ce qui n'arrive jamais dans la traduction en solo : le rire et le fou rire collectifs. C'est quelque chose qui fait beaucoup de bien, aux traducteurs comme à la traduction. Cela remet les esprits en place et purge en douceur des acharnements erronés dont on peut faire preuve sur un point de traduction. Le travail fut bouclé en moins de temps que prévu. Il resta même du vin, c'est tout dire.

Ce séjour fut une sorte de rêve de traducteur, la fête au château du Grand Meaulnes, sans les tracas liés à l'organisation puisque Jean-Marie Saint-Lu, comme il l'explique par ailleurs, s'en était préalablement chargé : nous découvrimés, comme par magie, le livre imprimé sous une couverture bien choisie. Éditeur, agent littéraire, contrat, pourcentage de droits d'auteur sur la traduction, tout cela était, pour une fois, abstrait, lointain, inutile. Ce qui avait existé était pur plaisir.

Intimement convaincus que *bis repetita placent* et que *in vino veritas*, nous décidâmes de recommencer. Jean-Marie dégotta derrière ses fagots un texte de Cadalso, un écrivain contemporain de Montesquieu, qui adressa à celui-ci une « Défense de la nation espagnole » pour réfuter les ragots colportés dans sa 78^e Lettre persane. X. de Castelré la reçut à son tour, avec plus de deux cents ans de retard de la poste, et la traduisit durant l'été 1996. Deux traducteurs n'ayant pu participer au projet cette année, X. est devenu, en bonne mathématique, une variante. On s'est retrouvé de nouveau à la fin août dans la sérénité de ce hameau qui semble passer ses années à échapper à l'emprise du temps. Le chat avait grandi, le vin bonifié, et tout s'est passé aussi agréablement que l'année précédente.

Agréablement et fructueusement, car le plaisir recueilli est à la fois celui de vivre, de travailler et d'apprendre ensemble, dans un enrichissement mutuel auquel Françoise Wuilmart nous a éveillés grâce au Centre européen de traduction littéraire et auquel Jean-Marie Saint-Lu a su donner un prolongement dont nous le remercions tous.